

ARTS MARTIAUX VIETNAMIENS

SUDORRUSLAN

«**Souple comme le bambou sur pied, ferme comme le bambou coupé**»

Au bord des tapis de compétition de Vovinam, tout le monde connaît « Sudo », le responsable technique de l'équipe de France et le plus souriant des experts français. Officiel Karaté Magazine est allé à la rencontre de ce personnage attachant.



Parlez-nous de vos débuts au Vietnam...

Nous étions sept garçons et une fille. J'étais à peu près au milieu. Fils de Vietnamiens et d'Indonésien élevé pendant la guerre, j'allais au Temple Bouddhiste, j'entendais le gong le matin, je balayais devant l'autel avec l'odeur de l'encens et je me sentais bien. Mais je fréquentais aussi l'école musulmane et même l'école catholique. J'adorais ça et, pour moi, il n'y avait pas de conflits entre toutes ces églises. Je crois dans ces dieux. Cela m'apporte le sens des valeurs et la paix... Cela dit, cela ne m'empêche pas de bien manger, de boire un peu d'alcool et de m'amuser! On faisait comme les autres, on sortait le soir pour aller danser – j'étais très fort en Paso Doble, Cha-Cha-Cha, Tango... on s'entraînait avec des oreillers – et on lisait *Black Belt*, la revue américaine sur les arts martiaux. Au Vietnam, il y avait du taekwondo, du karaté, du judo, mais moi, j'adorais mon pays et c'est le Vovinam que j'ai choisi de pratiquer, au Centre *Hao Lu* de Saigon. C'était un club sportif, un peu comme maintenant, mais tout de même beaucoup plus strict! J'en ai fait une dizaine d'années et j'ai eu le temps de devenir vice champion du Vietnam. On me surnommait « Mohammed Ali » et c'était marqué sur ma tenue à la vietnamienne... « Mô Mêt ».

Pourquoi la France ?

J'étais amoureux d'une Eurasienne au Vietnam et, quand on a été rapatrié en Indonésie en 76, elle est rentrée en France. Alors j'ai travaillé un an au Consulat indonésien comme traducteur, et dès que j'ai pu, je suis arrivée ici. Les débuts ont été difficiles, je ne parlais pas le français. J'ai trouvé un boulot de balayeur en usine, mais si je suis resté, c'est pour une bonne raison. Au Vietnam, on me disait que j'étais Indonésien, en Indonésie que j'étais Vietnamiens, mais en France, on m'a dit que j'étais Français! Alors j'ai pris ma carte d'identité, j'ai fait reconnaître mon baccalauréat et mon permis de conduire et j'ai commencé à faire des études. J'ai arrêté de travailler 6 mois pour aller à l'école des cadres avec mon cartable pour apprendre la « biomécanique » et d'autres choses de ce genre, mon dictionnaire sous le bras. Des diplômes, j'en ai plein! Chaque fois que je veux savoir, je fais ce qu'il faut pour apprendre. Maintenant, je suis responsable logistique pour de grosses sociétés dans le bâtiment.

Le Vovinam est-il un art martial ?

Les systèmes martiaux existent depuis plus de 4 000 ans au Vietnam. Il est l'esprit des Vietnamiens, souple comme le roseau dans le vent, mais dur, une fois coupé, et capable de devenir une lance, ou de porter des poids très lourds. Les ciseaux, c'était pour faire tomber les cavaliers envahisseurs, nous qui n'avions pas de monture ni d'armure. Cela dit, c'est le fondateur, M^o Nguyen Loc, qui a inventé le Vovinam en 1938 à partir des techniques traditionnelles, mais aussi des autres arts martiaux de l'époque, notamment japonais. Moi, les légendes du passé,

je ne les ai pas vues. Ma référence, c'est cette histoire-là, à partir des années 40. Alors j'aime bien dire « sport », même si il y a de l'art dans ce sport.

Pourquoi vient-on faire du Vovinam ?

Souvent par hasard! On inscrit son enfant dans le club d'à côté et on découvre que c'est intéressant. On a aussi beaucoup de jeunes qui ne voulaient pas faire comme leur père ou leur frère. Ensuite, cela leur plaît. C'est complet, enrichissant toute la vie. Les armes par exemple n'intéressent pas les jeunes, à part un peu le bâton ou l'épée, mais, en vieillissant, on découvre l'intérêt technique passionnant de cet aspect, au moment où l'on a un peu moins envie de faire des ciseaux à la tête. Et puis on réalise l'apport de ce travail dans la perspective de la self-défense par exemple. Le Vovinam permet d'approfondir et de renouveler constamment son intérêt.

L'avenir ?

Le Vovinam est né dans la guerre et nous avons pratiqué pendant la guerre. Quand je suis né, c'était déjà la guerre. J'ai vu des choses dont je n'aime pas parler aujourd'hui à mes enfants pour ne pas qu'ils aient à porter ça eux aussi. Alors quand je vois chaque année que les effets s'effacent, que le Vovinam s'internationalise, que le pays et les visages s'ouvrent, je suis heureux. ● E.CHARLOT - PHOTOS: D.BOULANGER

« SI LE SILLON EST PROFOND... »

« J'ai commencé à pratiquer à une époque où l'on pensait que les bonnes disciplines sont les bons maîtres. Il y avait donc beaucoup de rigueur, un respect strict de la politesse, de la régularité. Sans matériel, on pratiquait sur le sol dur et on continuait l'entraînement même blessé. Le Vovinam a été conçu pour empêcher la jeunesse de mal tourner dans cette période de guerre et pour contribuer à créer des hommes vrais et utiles. Mon professeur m'a demandé d'aller transmettre, pour développer et agrandir la famille du Vovinam. J'ai quitté Saigon, ma famille, à vingt ans, pour enseigner dans des petits villages. Ceux qui avaient quelques moyens aidaient ceux



qui n'en avaient pas. Pas de toilettes, pas de douches, pas grand-chose à manger. Les élèves amenaient un peu de nourriture que je mangeais après les entraînements... mais c'était souvent du pain avec un bouillon. Alors, quand nous regardons derrière nous, nous sommes fiers! Aujourd'hui, le Vietnam s'ouvre, laisse venir les étrangers, c'est formidable pour le développement du Vovinam.

Nous disons que si le sillon est creusé profond, la trace ne s'en efface pas d'une génération à l'autre. J'espère que les élèves de mes élèves enseigneront comme mes maîtres. Même si je sais que si on touche plus de monde, moins de gens peuvent suivre le même entraînement que notre génération. C'est le prix de la liberté... mais si on ne s'entraîne pas avec autant de constance, on n'obtient pas les mêmes bénéfices. »

PARCOURS

Né de père indonésien et de mère vietnamienne, Sudorruslan, dit « Sudo » est arrivé en France « par amour », en 1977, enseignant rapidement dans le premier club français, celui de... l'Organisation et de Coopération et de Développement Economiques (OCDE), avant de s'installer à Ozoir-La-Ferrière, en banlieue parisienne. Présent depuis trente ans sur toutes les compétitions de Vovinam Viet Vo Dao, il est en charge de la formation et de l'entraînement de l'équipe de France « nouvelle génération » qui se préparera, au lendemain des championnats de France en mai, pour les championnats du monde 2009 au Vietnam. Il est 6^e dang de Vovinam Viet Vo Dao.

M^o Van Chieu (à gauche), 9^e dang, Directeur Technique du Vovinam au Vietnam, est récemment venu en France visiter les instances fédérales. Il nous a parlé de son art.